

Corps de ballet

Charles-Arthur Boyer 2007

Publié dans Elina Brotherus: Études d'après modèle, danseurs, Les Éditions Textuel, in coédition avec Opera de Paris, 2007.

Un corps. Des corps. Une scène. Un corps de ballet. Des corps de danseurs. Ici désaccordés. Ailleurs, accordés au millimètre près, dans l'ombre et sous la lumière. Des corps au pas, sans peau ni chair. Juste des muscles ; autrement dit, des poses et des gestes, des pliés et des dépliés, des envolés et des arabesques, délivrés sur scène, jetés dans l'espace. Des corps anonymes, ou presque. Des prénoms et des rôles ; des interprètes ?...

De l'autre côté, un œil, un regard. Une première chambre – ou plutôt un atelier d'artiste, à Paris, blanc et lumineux. Le lieu d'une pensée autant que d'un faire. L'espace d'un auteur. Une seconde chambre – ou plutôt un appareil photographique, une boîte noire pour mieux piéger la lumière et saisir le mouvement. Un œil donc, réglé au millimètre près, qui décompose et compose. Plus qu'une spectatrice ; une interprète ?...

Une invitation sans enjeu. Six danseurs du corps de ballet de l'Opéra de Paris – Alice, Florian, Juliette, Laura, Nicolas, Stéphane –, trois garçons et trois filles, face à l'objectif d'Elina Brotherus. Des images, un livre, un titre : "Études d'après modèle, danseurs". Pas tout à fait un portrait, pas tout à fait un reportage. Autre chose, autrement. Des impressions, des esquisses, des études...

Six danseurs transportés dans l'univers d'un plasticien. Au dehors et en dedans. Plus vraiment sur scène mais encore soumis au regard, plus vraiment interprètes mais presque en costumes – de scène ou de ville ?, de fille ou de garçon ?... Entre-deux. Sans je mais dans le jeu. Ailleurs et ici... Une photographe qui les regarde. En dehors et au dedans. Derrière et devant la caméra. Dans son propre espace et sur scène, celle que les danseurs soudain produisent en occupant l'atelier. Ici et ailleurs...

Une rencontre, une double adresse. Je vous ouvre mon espace pour mieux comprendre le vôtre. Je vous ouvre mon regard pour mieux rencontrer le vôtre. Un double je/jeu. Sans l'illusion du spectacle. Le jeu des petits rats et de la souris. Des complicités furtives. Des danseurs en danseur, voir en danseuse, en danseuse d'artiste : Florian version Degas. Des danseuses en modèle d'artistes, en baigneuse : Juliette, Alice, version Ingres. Des danseurs

et des danseuses dans leurs propres rôles, dans leur propre histoire, et dans celle de la danse et de l'art : Nicolas en Narcisse... Et l'artiste qui les regarde : Florian en Apollon, ou qui se laisse regarder : par Stéphane en Faune. Pour mieux finir en danseuse, comme un point d'ironie final mais respectueux.

Des images, blanches et immaculées, que les corps occupent comme ils occupent l'espace. Des danseurs au repos comme au travail. Saisis juste avant, ou juste après. Suspendus. Des corps qui glissent à la surface de l'image, et soudain l'œil s'arrête sur la peau, la chair, la cicatrice, la blessure, la souffrance. Ou sur le relâchement, l'oubli du rôle comme l'oubli de soi. Des corps déballés, sans protection. Là, Alice qui s'interpénètre en se désinterprétant. Ici, Laura qui s'abandonne. Plus loin, Alice, Nicolas et Stéphane qui font vivre et vibrer le même mouvement chacun à leur façon.

Et soudain, sans rien imposer, quelque chose s'ouvre devant l'objectif : quelque chose d'enfoui qui soudain paraît, quelque chose d'oublié qui surgit, quelque chose de présent qui déborde... Quelque chose de chacun d'entre eux, sur chacun d'entre eux, sur leur vie, sur leur histoire, sur ce temps invisible sur scène, ces heures données à la danse sur lesquelles nous ne savons rien et ne devons rien savoir : leurs motivations et leurs sensations profondes, leurs choix et leurs regrets, leurs certitudes et leurs doutes, leurs violences et leurs souffrances, leurs forces et leurs faiblesses, leurs joies et leurs peines, leurs victoires et leurs défaites... Petits morceaux d'histoires, petits récits d'expériences, petits éclats de mémoires, petits cristaux de plaisirs prélevés dans la blancheur de l'atelier.